



L'ÉLÉGANCE VESTIMENTAIRE ET LA PUDEUR

À la fin du XIXe siècle, tout le monde, les pauvres comme les riches, s'habille de la même façon pour circuler en public. Chacun se comporte aussi avec pudeur*.

- Autrefois, les gens de la bonne société et les gens du peuple ne s'habillaient pas de la même manière. À partir de 1880 environ, cette différence disparaît. **En public, tout le monde s'habille de façon bourgeoise.** Les ouvriers et les paysans abandonnent le pantalon de toile, la blouse de travail et la casquette tandis que les femmes délaissent la chemise, la jupe, le tablier et le foulard. Les hommes portent un costume trois-pièces de même étoffe et de même couleur sombre : pantalon, gilet et veston. C'est encore notre beau vêtement masculin. Les femmes s'habillent d'une robe longue taillée dans un tissu coloré et ornée de volants, de rubans, de boutons. Seule la qualité des tissus et des ornements fait la différence entre riches et pauvres. L'usage des sabots se limite à la ferme ou à l'atelier. En ville, hommes et femmes chaussent des souliers ou des bottines en cuir. Tout le monde circule la tête couverte. Les chapeaux de dames sont l'objet de beaucoup de soin. Contrairement à ce qu'on voit de nos jours, les vêtements masculins et féminins ne se ressemblent pas du tout.
- Au XIXe siècle, **le souci de la pudeur* est très fort.** Il n'est pas permis de montrer son corps, même partiellement. Les sous-vêtements voilent la nudité et, en même temps, favorisent l'hygiène corporelle. Ceux des hommes sont simples : chemisettes et caleçon. Ceux des femmes, par contre, utilisent des matières soyeuses*, des dentelles, des broderies. Les sous-vêtements féminins visent aussi à amincir la taille et à soutenir la poitrine grâce à l'usage du corset*. Très inconfortable, celui-ci sera abandonné après la Première Guerre mondiale.

Le « Journal des Dames et des Demoiselles »

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les vêtements ne sont plus fabriqués à la maison, en famille. Ils le sont par des tailleurs ou par des couturières de métier. Ceux-ci s'informent des nouveautés en lisant les journaux de mode, par exemple le *Journal des Dames et des Demoiselles*. Édité à Bruxelles à partir de 1845, ce magazine propose à ses lectrices une version belge d'une revue parisienne. Dans chaque numéro figurent plusieurs planches en couleur illustrant les vêtements à la mode.



► Toilettes de campagne. Gravure coloriée (détail) annexée au *Journal des Dames et des Demoiselles*, Bruxelles, Bruylant-Christophe, juillet 1874. Collection privée.